

## Photo Vive

Par Thomas Lajon, lauréat du concours de nouvelles 2011 « L'objet de toutes les convoitises », catégorie « lycéens.

La remise de diplôme, le stress qu'elle engendre. Nous étions tous là, debout sur l'estrade installée à l'occasion de la cérémonie, tous alignés comme des pions. Nous tenions nos diplômes entre les mains avec ce sentiment de fierté que vous avez, après avoir travaillé dur et que, bientôt le glas de l'acharnement au travail va enfin sonner. Ce sentiment n'était pourtant qu'en arrière plan, caché par un premier plan particulièrement imposant pour moi, le trac. Tous ces parents qui nous regardaient, nous photographiaient à la manière de ces journalistes trop curieux en quête du scoop de l'année...

Venait aussi se glisser un sentiment de contrariété ; ma mère n'était toujours pas là. Je lui avais donné l'appareil photo, mon petit bijou, pour qu'elle complète l'album que Franck, son compagnon, m'avait offert. Ça faisait déjà deux ans qu'ils sortaient ensemble, et quatre, que papa avait mystérieusement disparu, on ne sait où. Il me manquait tellement. Il aurait été fier de moi aujourd'hui. Un petit pincement au cœur me fit frémir, des souvenirs en rafale venaient se glisser dans mon esprit, mes yeux piquaient. Mais le souvenir de ma mère me fit revenir à la réalité et au problème actuel : elle n'était toujours pas là.

C'était maman tout craché, être en retard pour les choses les plus importantes ou les avoir oubliées... Comment pouvait-elle ne pas se souvenir de la remise de diplôme de sa fille ! Je la cherchais du regard dans la foule si grande.

Je ne la voyais toujours pas et tous ces flashes ne provenant pas de mon argentique commençaient à m'irriter. J'avais à la fois envie de frapper celui qui était à côté de moi, en train de faire de grands gestes vers ses parents et envie de pleurer comme une gamine déçue. Ce caprice disparut aussi vite qu'il était apparu quand je vis ma mère se battant dans la foule pour venir à l'avant. Je lui fis un signe de la main, elle me vit et me sourit en me montrant l'appareil. Je lui rendis son sourire pour la photo. Alors, une fois sa place assurée, elle posa ses pieds légèrement écartés afin d'être stable, plaça le viseur devant son œil, rectifia sa position, régla l'objectif, chargea le flash, posa le doigt sur le déclencheur et appuya.

Tout se figea. Les bras de la foule saluant les diplômés restèrent en l'air, les sourires se figèrent sur les visages, le vent bousculant les branches du vieux chêne en plein milieu de la cours cessa. Les oiseaux effrayés par la foule, virevoltant il y a peu en tous sens, s'immobilisèrent et paressaient suspendus par un fil invisible à la voûte du ciel. Je voulus bouger ma jambe mais celle-ci ne répondit pas. Mon pouls s'accélérait. J'étais prise de panique. Je voulus hurler, aucun son ne sortit de ma gorge. J'étais pétrifiée, comme emprisonnée dans la photo.

\*\*\*

« Fais chier » Tout neuf ! Il était tout neuf ! Avec mes économies, je venais de m'acheter un appareil photo numérique, *un bridge*. Je ne l'ai allumé qu'une fois lorsque je l'ai acheté. Je l'allume pour la deuxième fois, il ne marche plus ! Non, la batterie est chargée, j'ai déjà vérifié.

Ma mère me lance du rez-de-chaussée :

« Pas de grossièretés là-haut.

- Mais maman...

- Pas de *mais*.

- Mon appareil photo ne marche plus! Je me suis fait avoir !

- Ah, mince.

- *Mince*, c'est tout !

- Tu veux que je dise quoi, moi ?

- Je ne sais pas, tu crois qu'on peut aller le rendre à la boutique ?

- Sûrement. Tu veux qu'on y aille cet après-midi ?

- Oui, parce que ça fait quand même sacrément chier.

- ... »

J'avais le sourire aux lèvres de voir le vendeur bougonnant dans sa barbe. Il croyait avoir fait une bonne affaire, et c'était raté puisque je lui rendais son appareil. Maintenant, il me fallait choisir un autre modèle. Je fouillais les vitrines du regard, j'observais les appareils, lisais leur fiche technique. Il y en avait vraiment des bien, mais qui rime avec bon produit rime avec hors de prix.

« Alors, tu trouves, ma chérie ?

- Pas du tout. Les mieux ce sont les *reflex*, mais ça m'étonnerait que tu veuilles en acheter un.

- Effectivement, ne t'attends pas à être étonnée. »

Elle regarda dans le vide quelques secondes, avec ce regard intense dans lequel on voit la pellicule du passé qui défile devant l'œil. Puis, elle releva la tête, les yeux un peu brillants, humides.

« Tu sais... »

Elle hésita.

« Tu sais, avant de disparaître, ton père avait lui aussi un appareil photo. Il adorait photographier les choses, les paysages. Il avait une technique si particulière, que ses photos avaient un aspect vivant. Il ne pouvait pas partir en voyage sans son appareil. C'était comme une partie de lui. C'est d'ailleurs la seule partie de lui qui me reste vraiment.

- Maman...

- Je pense qu'il aurait voulu que je te le donne.

- Je ne peux pas. C'est ce qui semble être le plus précieux au monde à tes yeux.

- Non, non. »

Elle baissa les yeux puis les releva et fixa sur moi un regard intense.

« Il est pour toi. »

J'aurais voulu dire merci, mais les mots ne sortirent pas de ma bouche. J'étais émue. Me donner l'appareil photo de mon père... Aucun mot n'aurait été assez fort pour lui dire à quel point son geste m'avait touchée. Je me blottis dans ses bras, elle m'enlaça et me serra fort.

Après un instant, je me dégageai. Elle reprit :

« Il était très précieux aux yeux de ton père, c'était son petit bijou. Je pense que tu es née avec ce même don que ton père pour les photos. »

Je lui répondis par un sourire et lui demandai :

« On rentre ? »

\*\*\*

Il était magnifique. Il était dans ce style de l'ancien temps. Pas comme tous les appareils photos d'aujourd'hui, tous de petites choses de la taille d'une boîte d'allumettes d'une couleur extravagante, verte, jaune ou pire. Cette idée de vouloir tout réduire au minimum transformait les merveilleux appareils photos en vulgaires accessoires. On ne voyait même plus d'objectifs pour certains ! Comment faire de belles photos ? Certes, il y en avait qui compensaient avec les avancées de la technologie...

Non, il était en métal argenté, avec du cuir noir et *OLYMPUS* écrit sur la coque. On voyait qu'il datait avec toutes ses molettes sur le dessus. Un argentique. La grande classe. Depuis combien de temps n'avait-il pas servi ? Sûrement depuis autant d'années que mon père avait disparu. Il fallait que je le nettoie pour lui redonner un coup de jeune. Je voulus d'abord enlever l'objectif, pour nettoyer les lentilles. Im-po-ssible ! L'objectif était comme soudé à l'appareil. Je l'examinai pour voir ce qui l'accrochait si fermement. Je ne remarquai rien si ce n'est un petit défaut comme un symbole gravé à la main, maladroitement, sur l'objectif. J'imaginai que le jour où mon père avait découvert ce vandalisme sur son appareil, il avait probablement tempêté pour savoir qui avait osé faire ça. Je me promis de demander à maman pour qu'elle me raconte. Bref, ça ne commençait pas fort. Je décidai donc ne

m'attaquer au mécanisme. Je mis cinq minutes pour découvrir comment ouvrir l'appareil. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant qu'une pellicule était toujours là. Je restai figée devant cette découverte. Ce film était l'ultime œuvre de mon père. Les dernières photos qu'il devait avoir prises. C'était un trésor. Le plus fabuleux des trésors. Il me fallait vite le faire développer.

\*\*\*

Trois jours d'attente interminable. Enfin je les avais. Devant ma porte, j'insérai la clé dans la serrure en tremblant. J'entrai. N'enlevant ni mon manteau ni mes chaussures, je m'installais à mon bureau. L'enveloppe était dans mes mains. Je l'ouvris et sortis délicatement les photos. Je découvris des photos toutes plus belles les unes que les autres. Il en émanait une véritable âme d'artiste. Des paysages, des personnes inconnues... On pouvait sentir l'odeur des aiguilles de pin sur celle-ci, l'odeur de la mer sur celle-là, l'odeur de l'humus sur celle-là encore. Sur d'autres, on ressentait l'air automnal du verger, l'air frais des montagnes, l'air marin de l'océan. On dévorait des yeux les étalages des marchés aux mille et une couleurs et aux goûts sucré, acide et amer ; et là, on entendait la trompe du berger, les vagues se brisant sur la digue, la foule arpentant les rues. Des photos vivantes. Mais les trois dernières ne ressemblaient à aucune autre : c'étaient des portraits. Sur le premier, on voyait mon oncle Oliver et ma tante Renée, sur le deuxième, mon cousin Tim, et sur le troisième, c'était mon père. Ces yeux bleus pétillants dont j'avais hérité, son grand sourire séducteur, sa barbe de trois jours et son crâne dégarni. Je restai là, à contempler la photo. J'aurais pu rester des heures à le regarder. Quand je sentis dans mon dos la présence de ma mère qui était arrivée en silence, je me jetai dans ses bras pour pleurer avec elle.

« Il me manque tellement !

-Je sais, je sais. »

Je la serai plus fort dans mes bras.

« Va te coucher, il est tard. Et demain, c'est ta remise de diplôme.

- Oui, oui. Je sais. »

Je relâchai un peu prise.

« Tu pourras faire quelque chose pour moi ?

- Ce que tu veux.

- Tu pourras prendre l'appareil et faire une photo de moi ? Tu sais, comme ça je pourrais compléter l'album que Franck m'a offert.

- Bien sûr, chérie.

- Merci, maman. Je t'aime.

- Moi aussi mon ange, mais file te coucher.

- Bonne nuit.

- Tu as mis une pellicule dans l'appareil ?

- Tout est O.K. Il te suffira juste d'appuyer sur le déclencheur après avoir régler l'objectif. »

Je lui mis l'appareil dans les mains, mais elle le repoussa.

« Garde-le près de toi cette nuit. Tu me le donneras demain matin. »

Je ne trouvais pas le sommeil. Je gardais les yeux rivés sur mon appareil, posé sur la table de nuit. Ces portraits venaient périodiquement hanter mes pensées et m'intriguaient de plus en plus. Au final, une déduction s'imposa à moi. Toutes les personnes présentes sur les photos avaient disparu. C'était comme si mon père avait su que mon oncle, ma tante et mon cousin allait disparaître, lui avec. Je continuais à regarder mon appareil. Mes yeux devenaient lourds. Mon regard s'arrêta sur ce symbole gravé sur l'objectif. Il y avait un bonhomme, relié par une flèche à un personnage identique, à la différence que lui était enfermé dans un rectangle. Mes paupières tombaient. Que voulait dire ce symbole ? Je m'endormis.

Mon sommeil fut agité.

Je déambulais dans les couloirs du quatrième étage de mon école. Les fenêtres sur ma droite offraient une vue plongeante sur la cour intérieure. L'estrade y était déjà installée. Il y avait foule. Franck, le compagnon de ma mère, se dirigeait vers moi sur son vélo rouge. Il avait une sacoche en bandoulière. Il lâcha le guidon pour en sortir l'album photo qu'il m'avait offert. Il me le lança et je le rattrapai au vol. Sa couverture était magnifique. Il faisait un peu usé avec sa couverture noire craquelée aux coins écrasés, mais c'était ce côté vétuste et authentique qui lui donnait tout son attrait. Je l'ouvris et y vis les photos de ma famille. Celles d'avant la disparition de mon père. Ma famille au grand complet, quand nous étions tous les trois réunis, mon père, ma mère et moi. Les photos dans l'album brûlaient peu à peu, détruisant les traces de mon père, ravivant la flamme de mon chagrin. Mais tout de suite, ce feu fut balayé par le souffle violent des explosions de flash. Je voyais le vendeur de la boutique d'appareils photo qui me dévisageait alors que je me tenais debout sur l'estrade. Il était là, appuyant sur le déclencheur pour que la lumière me foudroie. Il était ici et il me foudroyait inlassablement, me repoussant vers les bords de la plate-forme. Il était là-bas, partout créant un mur de lumière infranchissable me forçant à me retrancher vers le pourtour, m'obligeant à plonger dans l'abîme. Mes pieds glissaient de la bordure vers le gouffre. Bientôt, j'allais tomber. Il n'y avait rien à quoi se raccrocher si ce n'est mon appareil photo, qui flottait dans l'air attendant que je m'y agrippe. Je saisis alors la sangle et l'entraînai dans ma chute dans ce désert obscur, ce vide, ce néant.

Je m'enfonçais dans diverses couches traversant pour chacune une lentille, comme pénétrant au cœur de l'objectif de l'appareil. Enfin, ma chute cessa. J'avais émergé, me semblait-il, sur une grande étendue d'une blancheur immaculée. Certains auraient pu croire être arrivés *là-haut*. Mais il était clair pour moi que je n'y étais pas car je sentais encore le poids de la douleur physique peser sur mes épaules. Je regardais autour de moi, cherchant quelque chose avec quoi je puisse me diriger vers une éventuelle sortie. C'est là que je le vis, mon père, debout, me fixant. Je courus vers lui pour sauter dans ses bras tendus. Je mettais mon cœur dans chacune de mes foulées, sachant qu'à chacune d'elle, je me rapprochais de l'être cher qui m'avait tant manqué, et chaque foulée était plus grande que la précédente. Mais quand je fus à moins d'un mètre de lui, mes pas devinrent de moins en moins rapides, jusqu'à ce que je m'arrête, ou plutôt que je me fige. Alors que j'allais l'atteindre et presque le toucher, mon père se mit à s'éloigner de plus en plus rapidement, brisant tous mes espoirs. J'émis un cri silencieux de colère, de détresse et aussi de chagrin. Mes larmes ne purent même pas glisser sur mes joues. Je me sentis de plus en plus opprimée. C'était comme si une cage de verre se refermait sur moi. Mes membres étaient de plus en plus à l'étroit. J'avais envie de bouger, de courir, de m'enfuir, mais cela m'était impossible. Un sentiment de claustrophobie m'envahissait. L'air commençait à manquer alors que ma respiration devenait saccadée et que mon pouls augmentait à une vitesse fulgurante. J'étais totalement prise de panique. Je me réveillai en sursaut.

\*\*\*

C'était le jour de la remise de diplôme. Je voyais ma mère se battant dans la foule pour venir à l'avant. Je lui fis un signe de la main, elle me vit et me sourit en me montrant l'appareil. Je lui rendis son sourire pour la photo. Alors, une fois sa place assurée, elle posa ses pieds légèrement écartés afin d'être stable, plaça le viseur devant son œil, rectifia sa position, régla l'objectif, chargea le flash, posa le doigt sur le déclencheur et appuya.